

Michel Bousseyroux

Lacan *sinéophile*. Réponse à un chinoiseur *

Je remercie Christelle Suc, notre AE en fonction, que je salue pour ce qu'à ce titre elle se risque à dire ici et ailleurs dans notre école, de nous avoir si bien amenés à porter notre attention sur l'*achose* lacanienne.

Pour ma part, je vais mettre le focus sur l'écriture chinoise, dont les caractères que Lacan dessinait au tableau parsèment les pages de ce *Séminaire XVIII* que nous étudions. Il est même arrivé une fois qu'il écrive en sinogrammes une phrase entière de Mencius. Ce n'était pas pour faire joli – Lacan n'était pas calligraphe. Ni pour faire le malin qui s'y connaît en langues. Alors pourquoi ? Pourquoi écrire du chinois de-ci de-là dans ce séminaire ? Pourquoi Lacan a-t-il passé tant de temps, quatre ans à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco) et quatre avec François Cheng, à étudier et apprendre le chinois ? Je vais essayer de problématiser la question. Il y a deux problèmes. Un : quel rapport y a-t-il, dans l'analyse et pour l'analyste, entre la parole et l'écrit, entre le signifiant et la lettre ? Deux : qu'est-ce que Lacan cherche, pour y répondre, dans l'écriture chinoise ?

Je dirai d'abord que le Lacan du *Séminaire XVIII* est un Lacan *sinéophile*, que j'écris avec un *s*, un Lacan qui aime le chinois, un Lacan qui aime le *sinus*, la courbure du signifiant et le pli de la lettre que font ses caractères. Pour la suivre, cette courbure, je vais sortir des clous du commentaire ligne à ligne et me focaliser sur une question : *pourquoi Lacan récuse-t-il Derrida ? Pourquoi contre ce qui « s'affiche d'un slogan de promotion de l'écrit ¹ »* (ainsi épingle-t-il Derrida dans « Lituraterre ») *Lacan pose-t-il que l'écriture n'est pas première et qu'il n'y a pas de primauté de la lettre au regard du signifiant ?* Car il est clair pour moi que tout ce que Lacan articule de la lettre dans son rapport au signifiant et de l'écrit dans son rapport à la parole, dans ce séminaire et en particulier dans cette leçon V, trouve son point de capiton dans la leçon VII du 12 mai 1971 sur « Lituraterre », où il affirme que rien ne permet d'affecter la lettre « d'une primarité au regard

du signifiant ² ». L'étonnant est que pour le dire Lacan soit passé par le chinois, par son écriture, puisqu'il en écrit des caractères au tableau.

Primauté de la lettre ?

Position de Lacan, de 1961 à 1971

Pourtant, Lacan n'a pas toujours soutenu cette position sur la non-primauté de la lettre au regard du signifiant, puisque, dans un premier temps, quand il définit le trait unaire dans la leçon du 20 décembre 1961 du séminaire *L'Identification*, il soutient que l'écriture est première et que bien avant la naissance de l'écriture chez les Sumériens et les Égyptiens, il y a 5 300 ans, on trouve des traits peints sur les galets colorés découverts en 1889 par Édouard Piette au Mas d'Azil, datant de 12 000 ans (la collection est exposée au Musée d'archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye). Rien ne permet de parler d'écriture archi-archaïque, ce ne sont que des marques distinctives : bandes parallèles rouges, disques alignés rouges.

Lacan se réfère aux travaux de sir William M. Flinders Petrie, « The formation of the alphabet ³ », publiés en 1912 par la British School of Archeology in Egypt, qui montrent que, bien avant la naissance des caractères hiéroglyphiques vers 3000 ans avant notre ère, on trouve, sur des poteries de l'époque de l'industrie prédynastique de la culture de Nagada III, des marques qui seront utilisées par la suite dans les écritures des Phéniciens puis des Grecs, des Étrusques et des Latins. Lacan voit dans ces premières marques, pour lesquelles est isolé quelque chose du trait signifiant, comme un matériau d'écriture qui « attendait là comme bagage » avant d'être vocalisé, phonétisé pour fonctionner comme écriture.

Lacan revient sur cette question de la trace dans *D'un Autre à l'autre* ⁴ le 14 mai 1969 : il définit le sujet comme « celui qui efface ses traces et qui remplace ses traces par sa signature ». Ayant lu *De la grammatologie* ⁵ de Derrida, il dit : « Ce n'est pas par hasard si l'écriture s'affirme à la pointe de notre actualité. Ce qui peut seul donner son statut correct à une grammatologie, c'est le rapport de l'écriture au regard comme objet », le regard « comme coupure dans le vu, la chose qui ouvre au-delà du vu ». Lacan voit dans l'écriture chinoise confirmation de ce que soutient Derrida : « Que l'écriture doive être considérée comme première au regard de la parole peut après tout être considéré comme, non seulement licite, mais rendu évident par la seule existence d'une écriture comme la chinoise. » Mais il ajoute que « loin d'être transcription de la parole, l'écriture chinoise est un autre système, auquel s'accroche éventuellement ce qui est découpé dans un autre support, celui de la voix. » Ce qui vient remplacer la trace, c'est l'effaçon

de la voix et du regard dont s'inscrit le sujet. Il n'y a donc pour Lacan de primauté que du *a*. La trace n'a plus d'autre support que l'*a*-cause : thèse du séminaire *D'un Autre à l'autre*.

Deux ans après, dans *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, changement de ton. Lacan contre, radicalement, Derrida : la lettre n'est pas « archi-trace », trace raturée à l'origine de l'origine, elle est, dit-il dans « Lituraterre », *litura*, « rature d'aucune trace qui soit d'avant » (à quoi Derrida réplique en 1987 « sériature ⁶ », série de ratures qui ne laissent qu'une archi-trace). De nouveau, Lacan se tourne vers l'écriture chinoise, mais c'est pour dire le contraire de ce qu'il avait dit en 1962 et en 1969. Il l'annonce le 17 février 1971, dans la leçon IV ⁷ : « L'écrit n'est pas premier mais second par rapport à toute fonction du langage », bien que, néanmoins, « sans l'écrit, il n'est d'aucune façon possible de revenir questionner ce qui résulte au premier chef de l'effet de langage comme tel », à savoir « la *demansion* de la vérité dans sa demeure ⁸ », qui est quelque chose qui ne se fait que par l'écrit en tant que c'est par l'écrit que se constitue la logique et que le mathématisable s'inscrit en vérité.

Derrida pour ne pas le nommer

Soutenant cela, que l'écrit n'est pas premier, Lacan vise, je le cite, « certains énoncés qui ont été faits et qui tendent à établir de très regrettables confusions ». Celles précisément que fait Derrida dans sa théorie de l'archi-écriture et de l'impression première de la trace. Car dès 1967, Derrida chinoise Lacan, il chicane Lacan dans trois livres écrits coup sur coup en 1967, *La Voix et le phénomène*, *De la grammatologie* et *L'Écriture et la différence*. Derrida est un chinoiseur, il cherche querelle à Lacan sur l'instance de la lettre et la fonction de la parole. Il lui reproche son supposé logocentrisme, contre lequel il soutient la thèse d'une *archi-écriture* affranchie de toute dépendance métaphysique à l'égard de la *phôné*. Il développe toute une critique réglée de Lacan, qu'il situe dans la tradition métaphysique de la présence, de la parole pleine de vérité, dont il récuse le phonocentrisme et le phallogentrisme. Derrida ira même jusqu'à qualifier la conception lacanienne de la lettre d'« atomistique ⁹ », dénonçant l'indivisibilité de la lettre et du phallus dans « Le facteur de la vérité », où en 1980 il dresse un réquisitoire contre le séminaire sur *La Lettre volée*. En 2001 enfin, dans *De quoi demain...*, il donne son congé à la psychanalyse et récuse l'inconscient. Il faut dire que Lacan, qui avait rencontré Derrida en 1966 à un symposium à Baltimore où il avait déclaré : « L'inconscient c'est Baltimore au petit matin », avait mis le feu aux poudres. De cette rencontre, il rapporte dans la revue *Scilicet* ¹⁰, parue en 1968, une confidence que lui avait

faite Derrida. Il y parle en effet d'une scène entre un père et son fils âgé de 4 ans, que Lacan interprète, fustige en disant que le père y « joue du mort » et que le père en question – Derrida – ne peut que s'y reconnaître. Lacan d'ajouter : « C'est au père qui me l'a dit, d'ici m'entendre ou non. » Lacan ne nommera jamais Derrida dans son séminaire, à part dans *Le Sinthome*¹¹, où il dit que ce qui donne une autonomie à l'écriture est le nœud borroméen, bien différente de celle dont parle Derrida, qui est une précipitation du signifiant. Entre Lacan et Derrida donc, la messe était dite.

Je reviens au 10 mars 1971. Là, Lacan n'évoque Derrida que par prétériorité quand il parle, dans les pages 77 et 78, du « baratin philosophique » qui dénonce « comme *logocentriste* ladite présence » de la parole dite pleine. Lacan ironise, page 78, sur « la sottise où s'est égaré un certain discours » qui nous emmène vers une « mythique *archi-écriture* ». À la page 89, il reparle des « astucieux de l'*archi-écriture*, l'écriture qui est là depuis toujours », qui ne font que « brouiller les cartes comme ça ». Il est clair que pour Lacan il n'y a rien qui nous permette de parler d'écriture archi-archaïque qui serait d'avant l'écriture phonétisée. Dans sa leçon VII sur « Lituraterre », il qualifie de confusionnel le discours qui ferait de la lettre un signifiant, sur lequel elle aurait, qui plus est, une primauté : au contraire, du langage la lettre n'est que « la conséquence¹² », sur la parole l'écriture « se répercute¹³ ». Rien ne permet de confondre la lettre et le signifiant. Et pour bien se faire entendre, Lacan tranche, page 122, en disant que « l'écriture, la lettre, c'est dans le réel, et le signifiant, dans le symbolique¹⁴. » Il y faut le pinceau du calligraphe pour que son geste les noue borroméennement à trois.

Pourquoi le chinois ?

Mais alors, qu'est-ce qui avec l'écriture chinoise se répercute ? Qu'est-ce qui en fait la spécificité par rapport à notre écriture alphabétique latine qui n'a besoin que de 26 lettres, alors que pour écrire le chinois il faut connaître environ 7 000 caractères standards, dont 2 500 très usuels (un millier suffisant pour devenir un lecteur autonome) ? Qu'est-ce que Lacan y trouve qui corrobore la conception qu'il s'est faite du rapport de l'écrit et de la lettre au langage et au signifiant ?

Le chinois est un système d'écriture *logographique*. Au contraire du système alphabétique où chaque lettre est un phonème dans la langue parlée, chaque caractère est un logogramme qui à lui seul correspond à un mot complet de la langue parlée. Alors qu'est-ce que le chinois nous apprend de la lettre et du signifiant ?

Pour m'y repérer, je me suis appuyé sur le livre remarquable de madame Zhitang Yang-Drocourt ¹⁵, professeur émérite de chinois à l'Inalco. Commençons par le plus simple. Aucune langue n'est strictement phonétique, parce que la vocation première d'une écriture est d'être lue et donc de faire voir le sens du mot, ce qui nécessite qu'elle soit plus claire que l'oral et qu'au principe phonographique de l'écrit s'ajoute un principe sémiographique qui rende, par l'orthographe, l'écriture plus ou moins transparente ou opaque. À cet égard, le chinois est au même niveau d'opacité sémiographique que l'anglais. Mais écrire le chinois est une autre paire de manches que le lire, à laquelle Lacan s'est exercé. L'avantage est que les caractères, certes nombreux, sont acquis et invariables, sans accord en nombre ni en genre, sans désinence selon le temps, le mode ou la personne, et sans signes muets.

On s'est longtemps fiés à Saussure qui distingue deux systèmes d'écriture, le système phonétique qui reproduit les sons se succédant dans un mot, et l'idéographique, qui représente le mot par un signe se rapportant indirectement à l'idée qu'il exprime, pour affirmer que le chinois est une écriture idéographique qu'on peut déchiffrer sans passer par la parole – *ce qui est parfaitement faux*. Cette méprise sur la nature prétendue idéographique du chinois et son prétendu monosyllabisme, qui a fait croire à une transcendance de l'écrit sur l'oral, a été combattue dès 1813 par le sinologue Jean-Pierre Abel-Rémusat ¹⁶. Celui-ci soutient que de nombreux mots chinois sont polysyllabiques, s'écrivent avec deux caractères, et que le chinois comporte de nombreuses particules insignifiantes qui ont une fonction grammaticale, voire de conjugaison, contrairement à l'idée reçue selon laquelle le chinois ignore la grammaire.

Certes, il y a toute une théorie de l'écriture chinoise établie au II^e siècle par Xu Shen qui distingue six façons d'écrire les caractères. Il a été le premier à distinguer *trois types de graphies*, celles qui s'appuient sur les sons, les phonogrammes (*xingshengzi*), celles qui se réfèrent au sens, les sémantogrammes (*biaoyizi*), et celles qui recourent au principe du rébus (*jiajiezi*). Mais d'emblée, les créateurs antiques des caractères inscrits sur des carapaces de tortue ont privilégié le son, de nombreux caractères étant fondés sur le principe du rébus. Ainsi, dès l'invention de l'écriture chinoise, qui remonte au XIV^e siècle avant notre ère, c'est la phonétisation, le lien entre la graphie et le son, qui, même s'il n'est ni régulier ni systématique, prime. Autrement dit, le signifiant prime sur la lettre, ce qui est la thèse de « Lituraterre ». C'est exactement ce que disait au XVIII^e siècle un écrivain de la dynastie des Qing, Duan Yucai : « Dans toute l'histoire, la parole précède l'écriture. » Mais si les scripteurs du chinois ancien ont tendu vers un syllabaire qui décompose les mots en syllabes, celui-ci est toujours resté,

contrairement au syllabaire japonais, très approximatif, imprécis et variable selon les régions et du fait de l'évolution de la langue. De sorte que les sémantogrammes ont primé sur l'écriture phonographique.

Qu'en est-il avec l'écriture simplifiée du chinois actuel ? Le caractère, le *zi*, c'est de l'Un qui *noue à trois un son* (une prononciation parmi 1 100 syllabes), *un sens* (parmi 11 000 unités de sens) *et une graphie* (parmi 7 000 caractères modernes dont 2 500 sont très usuels). Chaque caractère s'écrit dans un carré virtuel séparé de ses voisins, comme les grains d'un chapelet. Dans le parler partout usité en Chine, le mandarin standard appelé *putonghua*, il y a 28 phonèmes, chaque syllabe s'écrivant avec un caractère ou parfois deux, un caractère correspondant plus rarement à deux syllabes. Le caractère, c'est donc de l'Un qui s'égrène dans la chaîne orale du parler et qui ne s'écrit rien qu'avec des traits (il y a 8 sortes de traits, qu'on trace dans un certain ordre pour chaque caractère). Et toute la question est de savoir comment ça se lit et ça se prononce, et donc : *comment cela se rattache-t-il à la parole ?* En chinois, il y a une quasi-concordance unitaire pour 93 % des cas entre une syllabe à l'oral et un caractère à l'écrit. Mais il faut compter avec tous les homographes qui se distinguent par le ton.

Il y a de l'écrit dans la parole pour un Chinois

J'en arrive à ce qui fait la spécificité du chinois dans son rapport à l'écrit et à la parole. En comptant les quatre possibilités de ton et les syllabes légères, la langue parlée compte 1 300 syllabes, soit 1 300 Uns de signifiants que se partagent un nombre d'Uns de sens estimé à plus de 10 000 ! À la différence du japonais où il y a trois systèmes d'écriture dont celui, syllabique, des *kanas*, le chinois, comme les *kanjis* japonais, est un système d'écriture où chaque syllabe, chaque Un de signifiant est associé à un ou plusieurs Uns de sens monosyllabiques. En moyenne, une syllabe sert de signifiant à 8 Uns de sens. D'où une homophonie très étendue, si étendue qu'elle est en chinois la règle générale. Ce qui fait qu'il n'y a pas trop de confusions de sens, ce sont les circonstances de l'énonciation et les ressources prosodiques (le ton, l'accent d'intensité et d'insistance, le rythme, les courtes pauses), c'est-à-dire des moyens sonores qui lèvent à l'oral les ambiguïtés de la phrase écrite dues au fait que les caractères s'enchaînent à égale distance et qu'il y a des non-mots. Pour l'énonciation d'un nom propre, un Français épellera son nom, alors qu'un Chinois, ne pouvant épeler son nom, Wen par exemple, devra indiquer l'un des deux caractères correspondant au son de son nom.

On aperçoit ici l'importance de l'écrit, de la graphie du caractère dans l'usage chinois de la parole. Il y a de l'écrit dans la parole pour un Chinois. Un Français se tire des confusions homophoniques du français, qui compte 1 200 groupes d'homophones. Comment un Chinois se tire-t-il de ses équivoques qui sont bien plus nombreuses ? Par l'écriture de sa langue, dont seuls les caractères permettent de différencier ses homophones extrêmement nombreux : 97 % de ses mots monosyllabiques ont au moins un homophone ! C'est grâce à son écriture que le chinois n'est pas babélien. Le chinois est une langue entre autres qui n'est « rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissées persister ¹⁷. » Une intégrale est le nombre réel mesurant l'aire du plan limité par une courbe. C'est dans la courbure du réel de la graphie cursive, courante ou folle, des Han, des Sui et des Tang que s'inscrit l'intégrale des équivoques du chinois, dont l'aire de jouissance est considérablement plus étendue que l'aire de jouissance de nos écritures alphabétiques.

L'écriture chinoise prouve par le ton la primauté de la parole

La jouissance de la lettre dans le réel, qui n'est pas la jouissance du signifiant dans le symbolique, n'est pas pour un Chinois la même que pour un alphabétisé. La lettre, pour un Chinois, et c'est ce qui intéresse Lacan, n'est pas la lettre de l'alphabet qui rend un occidenté alpha-bête. La lettre, en Chine, c'est le caractère, *qui n'est fait que de traits* (il peut y en avoir jusqu'à une trentaine dans un seul caractère) reliés par le pinceau qui les trace dans un certain ordre et selon un geste dans la cursive de laquelle, écrit Lacan, « le singulier de la main écrase l'universel ¹⁸ » ! Le logogramme est donc *nœud de traits*. La jouissance de la lettre, pour un Chinois, est jouissance du caractère, *jouissance d'un pari sur le trait* « qui se gagne avec de l'encre et du pinceau ¹⁹ ».

Mais – car il y a un *mais* – *la lettre n'est pas pour autant, pour un Chinois, première. Il y a de l'écrit dans la parole pour un Chinois, mais l'écrit y reste second, le signifiant y a la primauté sur la lettre.* Car, en plus de sa graphie et de son sens, un caractère doit avoir une prononciation correspondant au code de la langue. Si on n'a pas la connaissance préalable de la prononciation d'un caractère, il restera désespérément muet. Voilà ce que prouve l'écriture chinoise : sans la parole elle est muette ; elle prouve, *par le ton*, « la primauté de la parole ²⁰ ». Une même syllabe aura, selon le ton avec lequel on la prononce (sa hauteur de prononciation), une signification différente : la syllabe *ma* signifie prononcée au ton 1 « maman », prononcée au ton 2 « chanvre », prononcée au ton 3 « cheval » et prononcée au

ton 4 « insulte », ces quatre significations s'écrivant avec quatre caractères différents. Et si on ne prononce pas le mot qu'on veut dire avec le ton qu'il faut, on verra dans l'expression de l'interlocuteur qu'on a dit une incongruité, voire une injure. Les caractères ne donnant aucun indice sur la façon de les prononcer, c'est très difficile d'y arriver pour une oreille qui n'a pas entendu parler chinois depuis l'enfance (même si en *pinyin*, en chinois romanisé, on met un accent particulier sur les voyelles pour indiquer le ton). C'est pourquoi l'Unesco fait du chinois la langue la plus difficile à apprendre au monde (le français vient en dixième place).

La primauté, pour un Chinois, est donc au ton, dont la modulation indexe les guises *a*-vocales de l'objet dans la parole. Le graphème n'y a aucune primauté sur le parler. La parole devance l'écrit, lui donne le ton. Elle le fait *vireparler*. Un proverbe chinois le dit bien : « Une langue court beaucoup plus vite que deux pieds. » *Elle a, avec ses quatre tons, quatre pieds pour bondir d'un caractère à l'autre, comme le Dragon jaune, Huanglong, qui dans la mythologie chinoise présenta au mythique empereur Fuxi les huit trigrammes fondamentaux fondateurs de l'écriture chinoise. Si bien que l'écriture chinoise court sur huit pieds ! Comme le Dragon jaune, elle nous fait courir plus vite que nos deux pieds, comme le faisait Zhang Xu, un calligraphe qui excellait dans la cursive folle.*

Se placer dans la courbure

Apprendre le chinois, c'est apprendre à se placer dans sa courbure. Lacan l'a appris. Mais il n'y a pas, dans le chinois, que la courbure écrite du caractère calligraphié. Il y a aussi sa courbure sonore et tonale. Apprendre le chinois, c'est se placer dans la courbure de sa prononciation, de sa modulation tonale, avec ses tons (un ton plat aigu, un ton montant, un ton grave descendant-montant, un ton sec descendant) qui font faire aux sinogrammes des virelangues permanents. La courbure de la lettre, que suit le calligraphe chinois, n'est pas primaire, elle est secondaire à la courbure du chinois parlé, dont elle est la « conséquence ²¹ ». Chaque caractère chinois courbe le signifiant pour qu'à la parole *il passe le mot*, là où dans notre système alphabétique c'est à la parole que chaque lettre *passe le phonème*.

Voilà ce que Lacan, me semble-t-il, a appris du chinois. Il en a appris à se placer dans la courbure, celle-là même du signifiant, mais en tant que, il le dit dans *Encore*, « le signifiant ne se peut d'aucune façon limiter à ce support phonématique ²² » de la phonologie. C'est sur ce point qu'il « chinoise » son ami Jakobson. Car telle est, à mon avis, la thèse de Lacan : le support du signifiant n'est pas que phonématique, il est *motériel*. C'est sa

motérialité qui fonde le signifiant. Et c'est la *motérialité* tonale du chinois qui prouve la primauté du signifiant sur la lettre.

Au commencement en Chine il y a le ton, rayure d'aucune lettre qui soit d'avant, qui fait littoral de la parole. Le ton invalide la discrimination du sens par le son dans la charpente phonique du langage.

Au retour de son vol Tokyo-Paris, Lacan a écrit « Lituraterre ». Il nous manque, si je puis dire, le *Liturazur* de son vol retour de Pékin où en 1974 il faillit aller avec Roland Barthes et Philippe Sollers.

Trois notes d'après la discussion et mes réponses aux questions

1. Pour préciser ma réponse à Radu Turcanu. Le ton n'est pas du tout une affaire de musicalité. La tonalité dans le chinois n'est pas petite musique préverbale de *lalangue*, même si la poésie chinoise en use, comme l'a montré François Cheng. La modulation de la tonalité est une nécessité logique inhérente à la structure langagière propre au chinois. Le ton, dans le chinois, fait la différence exquise : quatre tons pour un même son font quatre mots différents. Mais le ton a surtout pour fonction fondamentale de *déterminer* le sens. Quadripartite, le ton est le reste α -tonal de l'opération langagière. Serge Leclair en intuite le modulateur tonal avec son *Pôord'jeli*.

2. Je remercie Jean-Jacques Gorog pour ce qu'il a rappelé à propos du *Verbier de l'Homme aux loups* de Nicolas Abraham et Maria Torok, dont Derrida a écrit une préface où il salue leur théorie de la crypte et de son effet de fantôme. Lacan en parle le 11 janvier 1977 : il se dit « terrorisé », « effrayé » d'avoir ouvert les écluses de ce genre de délire sur les effets de signifiants. Dans sa préface, Derrida se lâche sur sa théorie du mort, un mot mort enterré vif.

3. *Quid* de la primauté avec le nœud borroméen ? me demande Marc Strauss. En effet, le borroméen suspend toute primauté de l'un de ses trois ronds. Mais le nœud de lettres R.S.I. est ratage d'aucune trace qui soit d'avant.

*↑ Commentaire de la première moitié de la leçon V du *Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 77-89, à Paris, le 16 mai 2024.

1. [↑](#) J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 12.
2. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 118.
3. [↑](#) W. M. Flinders Petrie, « The formation of the alphabet », *British School of Archeology in Egypt, Studies Series*, vol. III, London, Macmillan and Company, 1912.
4. [↑](#) J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 314-316.
5. [↑](#) J. Derrida, *De la grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1967.
6. [↑](#) J. Derrida, *Psyché 1, Invention de l'autre*, Paris, Galilée, 1987, p. 192-193.
7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 64.
8. [↑](#) *Ibid.*
9. [↑](#) J. Derrida, « Le facteur de la vérité », dans *La Carte postale*, Paris, Flammarion, 1980, p. 517.
10. [↑](#) J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 333.
11. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 144.
12. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 119.
13. [↑](#) *Ibid.*, p. 83.
14. [↑](#) *Ibid.*, p. 122.
15. [↑](#) Z. Yang-Drocourt, *L'Écriture chinoise. Au-delà du mythe idéographique*, Paris, Armand Colin, 2022.
16. [↑](#) J.-P. Abel-Rémusat, « Sur la nature monosyllabique attribuée communément à la langue chinoise » (1813) ; « Sur les caractères figuratifs qui ont servi de base à l'écriture chinoise » (1821), dans Zhitang Drocourt, « Abel-Rémusat et sa pensée linguistique sur le chinois », Actes en ligne du V^e Congrès de la Société des études romantiques et dix-neuviémistes.
17. [↑](#) J. Lacan, *Autres écrits*, op. cit., p. 490.
18. [↑](#) *Ibid.*, p. 16.
19. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 120.
20. [↑](#) *Ibid.*, p. 88.
21. [↑](#) *Ibid.*, p. 119.
22. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 22.